Mitchell Lynette, Melville Charles,
Every Inch a King.
Comparative Studies in Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds.

Leyde, Brill,
2013, 412 p.
ISBN 978-90-04-22897-9
ISSN 2211-4610.

Lynette Mitchell et Charles Melville proposent ici une série d'études comparatives sur le pouvoir royal et la royauté, une thématique dont ils soulignent d'ailleurs l'ancienneté dans la médiévistique occidentale, en renvoyant aux travaux notoires d'Ernst Kantorowicz, mais aussi à ceux du regretté Bernard Guenée – et on rajoutera de ses élèves – qui ont promu l'étude des pouvoirs en Europe occidentale, en mettant en relief les caractéristiques politiques, institutionnelles mais aussi sociales desdits pouvoirs. Cette avance de l'historiographie française trouve aujourd'hui ses fruits dans bon nombre de réflexions engagées par nos collègues anglo-saxons, et d'outre-Atlantique. Pour les mondes byzantins, anciens et orientaux, Gilbert Dagron, qui vient de nous quitter, et Pierre Briant ont travaillé sur ces mêmes concepts, et la réflexion est déjà bien entamée sur un sujet qui mobilise à nouveau l'intérêt des historiens : le pouvoir et sa légitimité.

Quoi de plus naturel pour Charles Melville, auquel revient cette belle initiative du *Shāh Nāma Project* à Cambridge [(1)], de diriger en compagnie de Lynette Mitchell ce collectif que complètent les observations sur la royauté réelle byzantine et sassanide [(2)], ou imaginaire (celle d'Alexandre le Grand et de ses romans [(3)]). En effet, parler de la royauté, de sa conception, de ses fondements, c'est aussi évoquer l'importance de mythes fondateurs et de cette conjugaison entre histoire et imaginaire. Mêlant Moyen Âge oriental et occidental, les contributeurs continuent d'apporter leur pierre à la connaissance du pouvoir royal depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque médiévale.

La période antique fait l'objet de bien des interrogations portant sur le rapport entre le pouvoir et le divin, et sur la légitimité de ce pouvoir en regard de la loi.

On connaît les excellents travaux de Margaret Cool Root sur le monde achéménide, son approche rénovatrice de l'iconographie qui révèle des non-dits des textes ; ici, elle soulève une question phare relative au problème de la royauté achéménide dont, abordé moult fois, celle de la nature divine du roi. Elle apporte un début de réponse dans son analyse du monument de Darius (552-486) à Bisotun, dans « Defining the Divine in Achaemenid Persian Kingship: The View from Bisutun ». Margaret Cool Root rappelle les origines de la royauté, l'arrivée des Perses et des Mèdes au second millénaire, dans un environnement marqué par les Assyro-babyloniens. En comparant différents monuments, Ectabane en Médie, où le roi piétine Gautama le prétendant au trône, une scène qu'elle relie au bas-relief du jardin de Ninive où Assurbanipal contemple la tête de son ennemi décorant un arbre, ou encore Sar-i Pul où le roi piétine un ennemi, etc., l'auteure démontre que le roi coiffé d'un diadème à pointe est apparenté à Shamash, et donc à un dieu, et si l'on déroule la scène comme un sceau-cylindre, la montagne sert à valoriser le tout et à proclamer que le roi, comme Ahura Mazda qui lui fait face, est supérieur aux autres créatures, sorte de déification affichée par l'image, mais non par les textes, une hypothèse renforcée par l'analyse étymologique de Bisotun, Baga-stana ou « lieu des dieux ». De ce fait, le lever du soleil s'identifie au lever de Darius, la montagne étant le symbole de l'ascension et du ciel où il se retrouverait en compagnie des dieux (dans certains monuments, celui de Naram-Sin, Assurbanipal fut d'ailleurs qualifié de soleil). À Raqsh-i Rustam, Darius trône sur un siège à trois degrés, soleil et lune se trouvant devant lui, et la personnification des régions portant un dais au-dessus de lui, en somme une consécration du roi cosmique. À Bisotun, la figure ailée est sans aucun doute celle d'Ahura Mazda, et le roi apparaît donc comme une sorte de figure médiatrice entre divinités et hommes, une thèse également développée par Pierre Briant et Clarisse Herrenschmidt. Pour M. Coole Root, l'art achéménide exprime donc une idéologie de la royauté qui rapproche le roi des dieux et le fait participer à leur monde. Ainsi, Bisotun, où le roi est le juge, tel Osiris et le médiateur entre hommes et dieux, les forces cosmiques (air, eau, terre) transitent par Darius lui-même. Et c'est en usant de l'image, offerte par Ernst Kantorowicz, des deux corps du roi, que l'on peut approcher la conception sinon l'essence de la royauté achéménide.

(1) http://shahnama.caret.cam.ac.uk/new/jnama/page/about-project.html

(2) Matthew P Canepa, *The two eyes of the earth : art and ritual of kingship between Rome and Sasanian Iran*, University of California Press, 2009.

(3) David Z. Zuwiya (éd.), *A Companion to Alexander Literature in the Middle Ages*, Leyde, Brill, 2011 ; Catherine Gaullier-Bougassas Catherine et Margaret Bridges (dir.), *Les voyages d'Alexandre au paradis : Orient et Occident, regards croisés*, Turnhout, Brepols, 2013, *The Alexander romance in Persia and the East*, Richard Stoneman, Kyle Erickson, Ian Netton (éd.), Groningue, Barkhuis Publishing, 2012.

BCAI 30 (2016) Mitchell Lynette, Melville Charles: Every Inch a King. Comparative Studies in Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds., recensé par Anna Caiozzo
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le regard des *Cyropaedia* de Xénophon sur la royauté perse quasi idéalisée est questionné par plusieurs contributeurs, à commencer par le spécialiste de Xénophon lui-même, Christopher Tuplin, qui dans « Xenophon's Cyropaedia: Fictive History, Political Analysis and Thinking with Iranian Kings », s'interroge sur les problèmes de ce texte, entre réalité et fiction. La majeure partie de l'œuvre se déroule en Perse, dans un monde régi par l'ordre et la loi, où l'on apprend aux jeunes le contrôle de soi, l'obéissance et l'usage de l'arc et de l'épée, et aux éphèbes la garde de la cité, les anciens garantissant la justice d'une société quasi-idéale où règne un roi assisté de magistrats. Cyrus, petit-fils du roi mède Astiages, passe trois ans en Médie où on lui enseigne l'art de l'équitation, des festivités royales et de la guerre. Dix ans plus tard, il vole au secours des Mèdes attaqués par les Assyriens, et effectue une réforme de son armée, capturant des chevaux et formant ses soldats, mais provoquant ainsi la jalousie du roi mède qui lui reproche de garder Babylone pour lui seul. Enfin, on passe aux préparatifs de ses funérailles. Cyrus incarne l'archétype du bon roi, sans que l'on sache clairement ce qu'a été son gouvernement, résumé en trois pages par Xénophon. Par ailleurs, autre poncif, développé à sa mort, le royaume sombre dans la guerre civile, le désordre, la gloutonnerie, etc.

Xénophon attribue à Cyrus la mise en œuvre de la royauté idéale, à la fois d'origine divine par le héros Persée, et loi vivante et incarnée par ses qualités, mais, en fait, c'est Cambyse, son père, qui fut le véritable constructeur de l'État, y compris par les monuments ; quant à Astyages, son grand-père, mède, lui, il offrit l'exemple du raffinement dont le cérémonial de cour et des festivités royales. Mais la Médie semble affaiblie par le luxe. De ce fait, la royauté de Cyrus est fondée sur une capitale, Babylone (il ne vint que trois fois en Perse), la hiérarchie militaire, une élite d'officiers promus par ses soins, mais aussi une culture du don et du paraître, des cadeaux dont les vêtements, la nourriture des banquets, les dons de terres et de maisons. Xénophon souhaite ainsi montrer à ses semblables, par cet exemple édifiant, que les Persans en venant de terres arides et dures ont l'étoffe de guerriers et conquérants alors que richesse et luxe engendrent mollesse et faiblesse, celle des peuples soumis qui paient tribut au roi des Perse, loi vivante. Waller R. Newell, dans « Machiavelli and Xenophon's Cyrus. Searching for the modern conception of monarchy », confirme d'ailleurs que Machiavel lui-même préféra les *Cyropaedia* de Xénophon aux œuvres d'Aristote, de Platon et de Cicéron combinées. Lynette Mitchell, dans « Alexander the Great: Divinity and the Rule of Law », par le biais de différentes sources grecques, analyse le rapport à la divinité ou divinisation d'Alexandre le Grand. Une grande partie de la réflexion est encore alimentée par Xénophon et les œuvres précédemment citées. On retrouve ici le rôle de Cyrus comme titulaire de la bonne royauté, le modèle en somme d'un régime peu apprécié des Grecs, car imposant une domination d'un seul sur les autres. D'ailleurs, pour Aristote, le gouvernement de la loi est celui des dieux, et il faut privilégier la loi. Après la libération des cités d'Asie en 324, le rapport à la loi se fait sentir et Alexandre doit se positionner entre tyrannie, loi et monarchie ; mais, clamant sa supériorité, il se fait déifier à Athènes *aniketos theos*. Pour incarner la loi, il devait bien être un dieu, et un dieu invaincu fondant son pouvoir et son charisme sur l'art de la guerre. Dans la continuité d'Alexandre, Kyle Erickson, « Seleucus I, Zeus and Alexander », explicite quant à lui les modalités de légitimation de Séleucos, un des Diadoques, qui développe une imagerie royale basée à la fois sur Alexandre et sur Zeus. En apparence il adopte des thèmes macédoniens mais, dans le détail, il y apporte des modifications significatives, tel Zeus tenant l'aigle devenant Zeus portant la victoire (le thème de la Nike étant très prisé après la bataille d'Ipsos). Jouant sur l'iconographie d'Alexandre, il met en place ses propres symboles, dont le guerrier casqué aux cornes de taureau et le cheval à cornes.

Si les thèmes de la loi et de la justice associés au personnage royal sont importants pour les mondes anciens, les contributions portant sur le Moyen Âge occidental mettent en exergue les éléments qui affectent ou renforcent la légitimité du roi ou son image via des sources diversifiées (iconographiques, littéraires, monumentales).

Dans le domaine anglo-saxon, Laura Ashe, dans « The Anomalous King of Conquered England », développe la théorie selon laquelle la royauté établie par Guillaume le Conquérant et ses successeurs angevins est une sorte de curiosité reposant sur le fait que le roi demeure un étranger à son peuple, résidant sur le continent, ne parlant pas la même langue, établissant un régime unitaire jusque là non pratiqué, et ce jusqu'à Edouard Ier. Ces dysfonctionnements font en effet du roi anglais une anomalie et, pour preuve, la résistance à l'imaginaire de la royauté, celle du roi Arthur appréciée dans les cours occidentales, alors que ce dernier laissait de marbre l'aristocratie anglo-saxonne. En revanche, ce furent les romances et poèmes insulaires qui développèrent une image de la royauté britannique centrée sur la vieille loi anglaise, celle que les barons imposèrent à Jean sans Peur, la clef de voûte de la cohésion de la monarchie et de son union avec l'aristocratie et le pays. D'ailleurs, Anthony Musson, dans « Ruling Virtually? Royal Images in Medieval English Law Books », examine l'iconogra-

BCAI 30 (2016) Mitchell Lynette, Melville Charles: Every Inch a King. Comparative Studies in Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds., recensé par Anna Caiozzo
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

phie des rois dans les manuscrits de lois ; en lettrines, et quoique stéréotypée, elle insiste sur l'image du bon roi, respectueux de la justice. Certains enluminneurs n'hésitent pas à forcer le trait sur la dimension religieuse, faisant du roi un souverain temporel et spirituel, comme Henri VI environné par les anges. Il est intéressant de noter les changements de *regalia* au XVe siècle, plutôt orbe et sceptre qu'épée. En outre, les images jouent un rôle didactique à l'usage des rois eux-mêmes, en exposant le sort funeste de rois exécutés de façon sanglante, comme un avertissement du sort qui attend les mauvais rois.

Peter Ainsworth, dans « Royalty reflected in the Chronicles of Froissart » examine ici l'image de la royauté dans l'œuvre de Froissart, dont les thèmes majeurs furent les problèmes de succession et les guerres (qui permettaient au candidat légitime de triompher), et l'image du roi chevalier. L'auteur s'appuie sur le texte et les images de deux manuscrits, celui de Stonyhurst et celui de Besançon, dont les programmes iconographiques sont riches et intéressants.

Joanna Laynesmith, dans « Tales of Adulterous Queens in Medieval England: from Olympias of Macedonia to Elisabeth Woodville », développe le thème des reines adultères qui ont mis en péril la royauté, à commencer par Isabelle de France, puis Aliénor d'Aquitaine, Emma, la mère d'Édouard le Confesseur, etc. On se rend compte que ces femmes, désignées comme pécheresses par les poètes, sont des princesses de royaumes ennemis. Mais ces accusations répondent aussi à une préoccupation du temps, la pureté du sang, bien développée par A. Lewis [(4)], qui interdit tout soupçon de bâtardise (Richard II, Henri IV), et la dénonciation des péchés sexuels punis par Dieu, puisque de la conduite vertueuse de la reine dépendait la survie de la lignée.

Les souverains soucieux de leur propagande, faisaient aussi écrire des textes à leur propre gloire ; c'est le cas du roi Aethelstan et du calife ʿAbd al-Raḥmān III, dans « Breaking and Making tradition: Aethelstan and ʿAbd al-Raḥmān III and their Panegyrists », une étude comparative de Shane Brobrycki, analysant deux types de procédés similaires en dépit de différences culturelles certaines. Les deux monarques, ou plutôt leurs panégyristes, reprennent des arguments ou des procédés de propagande de prédécesseurs et parfois ennemis (Carolingiens, Abbassides) pour légitimer les nouvelles dynasties. L'*urjuza* de Ibn ʿAbd Rabbihi rappelle l'origine de la dynastie d'al-Andalus, le massacre, et les Abbassides comme usurpateurs. La *Carta dirige gressus* est, elle, un memento des dons du roi qui rappelle les occasions de sa munificence, mais en fait un poème carolingien refaçonné pour lui. Mais dans un autre cas, celui du roi Alphonse X de Castille, un ouvrage de lois très important, *le Livre des Sept Partis*, écrit par les juristes les plus prestigieux du royaume, fut instrumentalisé pour promouvoir le roi comme instrument de la loi en raison de ses qualités intrinsèques et de ses origines nobles, mais aussi comme vicaire de Dieu et instrument de sa volonté, officialisant une sorte de royauté de droit divin, cependant portée ni par le couronnement ni par le sacre (Antonella Liuzzo Scorpo, « The King as subject, master ans model of authority the case of Alfonso X of Castille »).

En revanche, les rois wisigoths d'Espagne recherchèrent cette alliance et ce soutien de l'Église catholique, surtout après leur conversion définitive et l'abandon de la foi arienne par Récarède et l'adoption du sacre par Wamba. Des faits bien connus tout comme l'usage du concile comme instrument de gouvernement. Cette alliance bien fragile ne permit cependant pas la survie de la monarchie (Andrew Fear, « God and Caesar; The dynamics of Visigothic Monarch »).

L'article de John W Bernhardt, « On The Road Again: Kings, Roads and Accomodation In High Medieval Germany », est intéressant à plus d'un titre car il montre que l'itinérance chez les rois de Germanie et la place prise par les fondations religieuses qui assoient le pouvoir royal, deux procédés communs aux Carolingiens, sont toujours de mise sous les Ottoniens ; mais, mieux, ils servent d'instrument de gouvernement. En écho, l'article de David Durand-Guédy, « Ruling from the Outside », annonce la publication de l'ouvrage collectif sur le nomadisme des souverains orientaux [(5)], et dévoile que, contrairement aux idées reçues, les Seldjoukides ne se sédentarisèrent pas mais conservèrent leurs habitudes nomades en établissant des campements dans les prairies et jardins. Il prend à témoin les *Quatre discours* de Niẓāmī ʿArūḍī. Les sultans seldjoukides n'investissent l'espace urbain qu'après leur mort et, même après trois générations, persiste le style d'une vie nomade (chasse, banquets, polo) se déroulant en dehors de la ville.

Les deux dernières contributions portent sur la légitimité et l'image royale en Iran. Charles Melville, dans « The Royal Image in Mongol Iran », fait une série de remarques très justes sur les arguments ou les modèles légitimant le pouvoir mongol en Iran. Ce sont les Sassanides qui offrirent le modèle de la royauté idéale : en fait, d'un des modèles de la royauté, car il y en eut plusieurs évoluant depuis les

(4) Andrew W. Lewis, *Le sang royal : la famille capétienne et l'État, France, Xe-XIVe siècle*, Paris, Gallimard, 1986.

(5) David Durand-Guédy, (éd.) *Turko-Mongol Rulers, Cities and City Life*, Leyde, Brill, 2012.

BCAI 30 (2016) Mitchell Lynette, Melville Charles: Every Inch a King. Comparative Studies in Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds., recensé par Anna Caiozzo
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

temps archaïques jusqu'aux temps préislamiques, mais adaptés chacun à leur époque. Celle développée ici repose sur une légitimité issue du lignage et du sang royal et sa sainteté, une forme de royauté charismatique puisant dans le *farr* ou gloire royale. Mais Melville part aussi de l'hypothèse que la royauté des steppes, celle des Turco-mongols, est évoquée par les modalités de transmission du pouvoir ou du choix de l'héritier (le plus compétent), un trait habituel au demeurant des royautés barbares (en Occident après la chute de Rome) fondant la cohésion du groupe autour d'un chef guerrier, la règle de primogéniture n'étant pas systématique. Rappelons que, dans le *Šāh-Nāma*, la formation des princes, les étapes initiatiques, les épreuves, servent également à démontrer que le titulaire est dépositaire du *farr*, de la gloire qui l'accompagne ; ce sont donc deux formes de légitimité associées, le choix divin, et la capacité à régner. Il est clair que le *Šāh-Nāma* joua un rôle dans l'acculturation des Mongols et que la guerre, *razm*, et la fête, *bazm*, étaient leurs activités préférées, malgré la rareté des scènes de festivités collectives dans les copies médiévales enluminées. Paradoxalement, l'essor des copies illustrées du *Šāh-Nāma* faisait la part belle aux rois iraniens, alors que les commanditaires étaient mongols ; rappelons toutefois l'intertexte évoqué par A. Soudavar dans le cas du grand *Šāh-Nāma* mongol. Melville évoque encore les œuvres présentant les souverains remarquables sous les Mongols, dont *l'Histoire universelle* de Rašīd al-Dīn où sont présentés rois iraniens, sultans ghaznévides, loués pour leurs prouesses guerrières, et sultans seldjoukides, présentés comme des souverains mongols. Enfin, le fameux *Ta'rīḫ-Nāma* de Bal'amī de la Freer Galley of Art, instructif à plus d'un titre, où les souverains sont représentés comme dans les petits *Šāh-Nāma* des années 1300.

Pour conclure, la contribution de Kishwar Rizvi, « Architecture and the Representations of Kingship during the Reign of the Safavid Shah 'Abbas I », reposant sur l'analyse des monuments, explicite de façon convaincante comment le safavide Šāh 'Abbās, par son mécénat actif en constructions publiques (pont, caravansérail), religieuses (madrasas), et commandes d'ouvrages ou d'objets d'art, alimenta la prose des historiographes de cour, tel Naṭanzī qui consacra le souverain comme un homme pieux, modeste (« le chien de garde de 'Ali »), dévoué au chiisme et à son pays. De la propagande personnelle à la promotion d'une tendance religieuse, le chiisme, il n'y eut qu'un pas.

Un grand nombre de contributions évoque un thème central, le rapport étroit entre le roi et la loi, fondement même de la légitimité, et les éléments qui la remettent en cause. La grande variété de sources permet d'appréhender différentes facettes de la royauté en Occident ou en Orient, dans le souci d'éclairer les points communs entre royautés antiques et médiévales, et d'évaluer continuités et ruptures.

Anna Caiozzo
Université Paris 7

BCAI 30 (2016) Mitchell Lynette, Melville Charles: Every Inch a King. Comparative Studies in Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds., recensé par Anna Caiozzo
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net